

Carlo Verdone, l'envers du « cinepanettone »

Découvert par Sergio Leone, l'acteur et cinéaste se distingue des comédies italiennes à grosses ficelles

RENCONTRE

ROME - envoyé spécial

Les Italiens ont-ils les yeux aussi gros que le ventre ? Lors des fêtes de fin d'année, en tout cas, leurs préférences cinématographiques épousent, au gramme près, leurs choix culinaires. Ainsi du « cinepanettone », un sous-genre de comédies grasses et sauteuses, aussi mastoc et saisonnier que le dessert lombard auquel il doit son nom. Imaginez des *Bronzés* qui, depuis 1983, remonteraient sans cesse le même tire-fesses, avec des ficelles toujours plus épaisses. Lassant ? Pas tant que ça, selon les Transalpines, qui se bâfrent cet hiver non d'un, mais de deux « cinepanettoni » : *Amici come prima*, qui scelle les retrouvailles de Christian De Sica et Massimo Boldi, acteurs fétiches de la franchise ; et *Natale a cinque stelle*, de Marco Risi, qui marque l'arrivée du genre sur Netflix, tout en administrant d'« hénaurmes » œillades à la situation politique du pays – le film suit les tribulations d'un premier ministre Cinq étoiles, qui s'amourache d'une députée Parti démocrate, brutalisée par un mari Lega.

De fait, si les « cinepanettoni », peinent à l'export, leurs créateurs n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. A l'ineptie de leurs intrigues, notamment, écrites avec un rouleau à pâtisserie en guise de stylo. Dans ses bureaux romains, tapissés d'une forêt de livres – qui restent pour une large part, suspecte-t-on, à défricher –, le scénariste de *Natale a cinque stelle*, Enrico Vanzina, se défait sur d'autres coupables.

« Nos comédies sont plutôt bonnes, martèle le sexagénaire qui, au côté de son frère Carlo Vanzina, a cosigné une palanquée de « cinepanettoni ». Mais nous devons composer avec des seconds couteaux. Contrairement à l'âge d'or de la comédie italienne, quand Sordi, Gassman ou Mastroianni collaboraient avec Risi, Scola ou Fellini, les meilleurs acteurs de notre génération n'ont tourné, peu ou prou, que dans leurs propres films : voyez Roberto Benigni, Nanni Moretti ou Carlo Verdone ! »

Depuis le fiasco de son *Pinocchio*, en 2002, les plaisanteries du baladin florentin Benigni font grincer bien des dents. Jugés trop moralisatrices, intellos ou égotistes, les colères de Moretti suscitent plus d'ire que de rires. En revanche, ni l'âge ni les modes n'ont raison du troisième larron, dont la cote d'amour reste intacte dans la Botte : à 68 ans, Verdone cartonne encore. Sa dernière réalisation, *Benedetta follia*, sortie en janvier 2018, cumule plus de 8,5 millions d'euros de recettes, soit plus du double que d'autres cadors du box-office, tels Paolo Sorrentino et Matteo Garrone.

Le 7 décembre, lors de la présentation du film à Paris, dans le cadre des Rencontres du cinéma italien, une écrasante déléation de compatriotes remplissait les travées de L'Arlequin. Pourquoi l'enthousiasme ne passe-t-il guère la frontière ? Une stupide histoire de droits, accaparés par des producteurs impudents, veut croire Verdone : « Voilà pourquoi mes films ne sont pas distribués chez vous ! » Son cousinage avec la bande des « cinepanettoni », lui suggère-t-on, ne serait-il pas plutôt à l'origine de ce malentendu ?

A ses débuts, « Carlone », comme le surnomment affectueusement les Romains, a beaucoup frayed avec Massimo Boldi, Christian De Sica et consorts, sur les planches de théâtre comme



Carlo Verdone, sur la terrasse de la maison familiale, à Rome, en février 1982. REPORTERS ASSOCIATI & ARCHIVI/GETTY

sur les plateaux de télévision ou de cinéma. Tous sont apparus à une période où l'Italie, empêtrée dans les années de plomb, s'empiffrait de comédies frivoles, édulcorant toute référence à la chose politique. Enfin, la plupart de ces saltimbanques sont des enfants de la balle : Christian De Sica s'est très tôt mis dans la roue de son papa, Vittorio (*Le Voleur de bicyclette*) ; Marco Risi est le rejeton du grand « Fanfaron » de la comédie transalpine, Dino ; les frères Vanzina s'avèrent les fils d'un autre stentor, le cinéaste Steno. Quant à Carlo Verdone, son père, Mario, fut l'un des plus grands critiques italiens de l'après-guerre. « Sans poésie, la comédie ne sert à rien », disait papa, se souvient-il. Les « cinepanettoni » en manquent cruellement : ce sont des cartoons simplissimes, jetables et vénaux. Ce que le public cherche à retrouver dans mes films, ce sont ses propres fragilités, ses propres tics. »

L'acteur et cinéaste dit cela avec autant d'aplomb que d'embarras. Regretterait-il déjà ses propos, lui dont Christian De Sica est, depuis qu'il a épousé sa sœur Silvia, en 1980, l'indécrottable beau-frère ? Du reste, tout son art tient à cet air tourmenté, qui appelle l'hilarité : ce qu'il y a de tempêtes dans un Verdone, se dit-on, à le voir lever les yeux au ciel, grommeler, se gratouiller des tempes jusqu'aux pieds. Pour un peu, on se croirait face au cousin romain de George Costanza, le héros complexe et complexé de la sitcom *Seinfeld* : mêmes facéties sous la calvitie, même carrure trépanante et trapue, mêmes yeux de feu.

Les voilà qui se perdent dans les tréfonds de l'appartement. Le lieu fait penser, en plus pieux, aux intérieurs de *La Grande Bellezza* (2013), de Sorrentino, où il jouait les dramaturges ratés : terrasses panoramiques, toiles futuristes, statues antiques... A bien y regarder, quelques reli-

ques font tache au milieu de ce décorum romanissime : guitares de hard-rock sur le canapé, casques de biker çà et là, plus une flopée de photos aux côtés de David Lynch, Robert Plant, Bruce Springsteen, Federico Fellini ou Lucio Dalla, encadrées aux quatre coins du salon.

On distingue un clocher, par la fenêtre. Tout Rome aime Verdone : sa mélomanie lui vaut les faveurs des rockeurs des quartiers chics ; son hypocondrie lui assure la compassion des pharmaciens des périphéries. Piété et pitié, révérences et irrévérances, telles sont les mamelles de ce loup-là : « Nul mieux qu'Alberto Sordi n'a su incarner ce trait typiquement romain : l'insolence, teintée de crainte », écrit Verdone, en un subtil jeu de miroirs, dans son autobiographie, *La Casa sopra i Portici* (2012).

Un poignant tribut à son père

Dans l'entrée, une photo sort du lot : c'est la belle barbe de Sergio Leone. Tout juste rangé des westerns spaghettis, le vieux lion repère le jeune Carlo à la télé. Produit ses deux premières réalisations, *Un sacco bello* (1980) et *Bianco, Rosso e Verdone* (1981). Invite Ennio Morricone à en signer les bandes originales. Lui présente, devant des fettucine al ragù, Alberto Sordi, qui l'adoube illico. « Je venais du cabaret, où je me grimais en mille personnages, avec une fureur supersonique. Leone m'a enseigné le rythme, la musicalité de l'écriture cinématographique. »

C'est la maîtrise des temps et des contretemps qu'il retient de même chez son autre mentor, Sordi : « Quelle plasticité ! Pour avoir tourné avec lui, j'ai compris, cependant, qu'il n'était que cela : un masque, si fascinant soit-il. Ma vraie personnalité perce, je crois, bien davantage dans mes films. »

Cette sincérité l'autorise à payer un poignant tribut à son père – « il m'a offert le plus beau cadeau qui soit : la carte d'un ciné-club, j'avais 19 ans », tout en évoquant la terreur que lui inspiraient, enfant, les visites de prestigieux amis de la famille : Pier Paolo Pasolini (« Un inspecteur de police ! ») ou Henri Langlois (« Un ogre ! »)... A la différence de son voisin Moretti, qui vit comme lui sur les hauteurs huppées de Monteverde, Verdone n'observe jamais ses contemporains en surplomb. Ce n'est pas qu'une question de taille. Dès qu'il en a l'occasion, ce

« catholique qui doute » photographie le ciel. Il a grandi dans une maison louée par le Vatican, le long du Tibre ; étudié la théologie orientale, à l'université ; enfilé maintes fois l'habit religieux au

cours de sa filmographie, lui qui mène une « vie monacale » depuis qu'il s'est séparé de la mère de ses deux enfants – le cadet travaille pour le Parti démocrate. D'où ce regard mélancolique et miséri-

En Italie, sa dernière réalisation, « Benedetta Follia », sortie en janvier 2018, cumule plus de 8,5 millions d'euros de recettes

cordieux sur la politique de son pays ? « Les Italiens ont perdu tout sens civique, déplore-t-il. Ils se livrent à des bateleurs, qui excitent les passions sans jamais rien approfondir ni expliquer. »

En italien médiéval, le mot « goliardo » désignait des clercs itinérants, versant dans la satire, en marge de l'Eglise. Drôle de goliard que Verdone, défiant de drôles de Goliath. Le voici fustigeant les corps flottants de la société transalpine – à commencer par le sien, dont il a souvent moqué le « nez en patate », et dont il a toujours semblé vouloir s'arracher, par le fard, la farce, la pharmacopée. Le voilà pestant contre les corps pesants de la comédie italienne, qu'il rêve de vêtir de la plus légère des étoffes – quelque chose comme un supplément d'âme. ■

AURELIANO TONET

HANS LOW

SELECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

ELENA RADONICICH

« UN ROBINSON CRUSOÉ DES TEMPS MODERNES »
Le Monde

IN MY ROOM

UN FILM DE
ULRICH KOHLER

AU CINÉMA LE 9 JANVIER

f/nourfilmscinema | t/nourfilms | @nour_films | nourfilms.com

arte | inrockuptibles | CAHIERS CINÉMA | GOETHE INSTITUT | Le Monde

« Les « cinepanettoni » ce sont des cartoons simplissimes, jetables et vénaux »

CARLO VERDONE